

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



La table ronde des créateurs

Ginette Landreville

Volume 26, Number 3, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12049ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Landreville, G. (2004). La table ronde des créateurs. *Lurelu*, 26(3), 5–11.

La table ronde des créateurs

Propos transcrits et mis en forme

par Ginette Landreville



De gauche à droite : Christiane Duchesne, Jean Fugère, Marie-Louise Gay et Robert Soulières.

Pour marquer ses vingt-cinq ans le printemps dernier, Lurelu a organisé deux tables rondes qui ont permis de mesurer le chemin que la littérature jeunesse québécoise a parcouru. Nous vous présentons un compte rendu de la table ronde qui a eu lieu le 25 mars 2003 à la bibliothèque Frontenac, à Montréal, sur le thème de la création. Trois panélistes, qui ont participé à l'essor de notre littérature jeunesse et furent maintes fois primés, ont comparé les livres et le contexte de création et d'édition d'hier et d'aujourd'hui. Il s'agit de l'écrivaine Christiane Duchesne (C. D.), de l'illustratrice Marie-Louise Gay (M.-L. G.) et de l'éditeur Robert Soulières (R. S.). La rencontre était animée par le chroniqueur littéraire Jean Fugère (J. F.). Le compte rendu de la table ronde qui a eu lieu sur le thème de la visibilité paraîtra dans un prochain numéro.

J. F. : Vingt-cinq ans dans la vie d'un individu c'est quelque chose, mais dans la vie d'un organisme c'est aussi très important. Il y a eu un moment, dans l'histoire du Québec, où l'on a assisté à la naissance de plusieurs institutions : le Salon du livre de Montréal, l'UNÉQ, plusieurs compagnies de théâtre, et la revue *Lurelu* également, il y a de cela vingt-cinq ans. C'est dire qu'il y a eu beaucoup de changements durant ces années. C'est un peu ce que nous essaierons de voir ce soir en compagnie des créateurs que je vous présente.

Il y a Marie-Louise Gay qui est née à Québec et qui est auteure et illustratrice, aussi bien en anglais qu'en français. Elle a illustré non seulement ses propres textes, mais également ceux de plusieurs auteurs jeunesse : je pense à Bertrand Gauthier, Christiane Duchesne et Louise Leblanc. M^{me} Gay est l'auteure de plus de quarante ouvrages, albums et théâtre confondus. Elle est récipiendaire de nombreux prix. D'ailleurs, tous les panélistes ici présents ont reçu beaucoup de prix : le prix Alvine-Bélisle, celui du Conseil des Arts, les prix du Gouverneur général (Marie-Louise Gay en a reçu deux).

R. S. : Elle a reçu le Prix du Gouverneur général dans les deux langues la même année, c'est fort!

C. D. : On avait tous été impressionnés d'ailleurs. En...? M.-L. G. : En 1983.

J. F. : Christiane Duchesne est auteure de nombreux livres. Elle a fait ses débuts comme illustratrice, il faut quand même le rappeler. Récipiendaire de nombreux prix...

Le panel, en chœur : les mêmes...

R. S. : ...mais pas les mêmes années...

J. F. : ...le prix Alvine-Bélisle, le Prix du Gouverneur général, le Prix M. Christie, etc. Christiane Duchesne, c'est une dynamo sur deux pattes, elle est difficile à suivre. Elle a

traduit, de l'anglais au français, plus de 500 titres pour enfants, elle a fait des dramatiques pour la radio et la télévision, elle a été codirectrice durant trois ans de la revue *Coulicou*, coresponsable de l'encyclopédie *Cyrus* chez Québec Amérique, et elle est toujours directrice de collection aux 400 coups.

Robert Soulières est également des nôtres. Il a un parcours intéressant. J'ignore s'il voulait se singulariser, mais il a fait son premier album en 1979. En 1981, il a pris la direction de la revue *Lurelu*. En 1987, il s'est occupé des secteurs jeunesse et adulte aux Éditions Pierre Tisseyre. En 1996, il a décidé de fonder sa propre maison d'édition. Il est riche aujourd'hui (R. S. : oui, regardez mon veston...) d'à peu près soixante-quinze titres. Il a largement contribué lui-même par sa plume au fonds de sa propre maison d'édition, mais aussi au fonds de la littérature jeunesse avec plus d'une trentaine de livres.

J. F. : Après ces présentations, faisons un petit exercice, retournons vingt-cinq ans en arrière, au moment où vous avez commencé. Pourquoi devenait-on auteur ou illustrateur jeunesse à cette époque-là? Est-ce parce qu'on se cherchait une «job»? Était-ce par vocation? Pour répondre à une commande? Comment cela s'est-il passé? Et pourquoi ce choix avec lequel vous vivez encore aujourd'hui, vingt-cinq ans plus tard?

C. D. : Je vais commencer, car je suis la plus vieille : ça fait plus de vingt-cinq ans que j'ai débuté. Je l'ai souvent dit, pour moi, cela n'a pas commencé, cela a toujours existé. J'ai toujours illustré, j'ai toujours écrit des histoires. Je pense que je suis tombée dans le conte quand j'étais petite. Je n'ai jamais pensé qu'un jour je pourrais mettre «écrivain» au bout de mon nom. J'écrivais parce que j'écrivais, un point c'est tout; c'était simple comme respirer. Un jour, quelqu'un a lu mes textes et m'a dit : «Tu n'as jamais pensé à aller voir un éditeur?» Non, je n'y avais pas pensé. Ça s'est passé comme cela, tout simplement.

J. F. : Est-ce que la notion de littérature jeunesse existait dans ta tête?

C. D. : Oui et non. L'enfance m'a toujours fascinée. J'écrivais pour moi, mais tu vois, dans la famille, j'étais la plus vieille des petits-enfants et j'étais le genre de fille qui contait des histoires aux plus jeunes. J'avais toujours des petits sur les genoux, sur les épaules... J'ai toujours été celle qui racontait comme ma grand-mère avait fait, comme mon père avait fait. J'ai repris le flambeau, c'était tout naturel pour moi de le faire. Je racontais des histoires pour plein d'enfants, ceux



Photos : Jean-François O'Kane (odcphoto.com)



que j'allais garder, les cousins, etc. Ils aimaient toujours les histoires que je racontais, alors je les écrivais, je les illustrais, je faisais des livres à exemplaire unique. Je ne sais pas combien j'en ai fabriqué, je ne sais pas où ils sont rendus.

J. F. : Est-ce que cela était la même chose pour vous, Robert, Marie-Louise? Êtes-vous tombés dedans quand vous étiez jeunes, comme Obélix dans sa potion?

R. S. : Non. Moi, c'est la venue de mes propres enfants qui m'a incité à écrire. J'étais fils unique et nous n'avions pas de livres à la maison. Je n'ai jamais vu ma mère lire ou mon père lire. J'ai donc un parcours un peu spécial. Pas de livres du tout dans ton entourage, c'est quand même assez bizarre. Puis je suis «tombé dans le livre» à cause des profs, au collège.

J. F. : Quand tu t'es mis à écrire, était-ce selon des modèles?

R. S. : En 1977, lorsque j'ai commencé à écrire mon premier livre, il n'y avait pas beaucoup de modèles. Les seuls qu'on avait étaient des modèles européens : Bob Morane, Agatha Christie, mais il n'y avait pas de modèles québécois. On venait un peu après la première vague d'écrivains, après les Paule Daveluy, Cécile Gagnon et Henriette Major dans les années 60. Ensuite, il y a eu un grand creux où il n'y avait pratiquement pas de production : en 1972, je pense qu'il s'est publié cinq ou six titres, c'est assez effroyable. Puis, en 1978, il y a eu un début de renaissance, tant sur le plan quantitatif que sur le plan qualitatif, avec la création de La courte échelle. Avant cette époque, il y avait peu d'éditeurs jeunesse : Héritage, Fides, Paulines.

C. D. : J'ai fait quelques albums chez Héritage. Mais encore là, c'était presque le désert...

J. F. : Marie-Louise, est-ce la même chose pour toi?

M.-L. G. : Non. Moi, je n'ai jamais songé à écrire ou illustrer des livres pour enfants. J'étais une artiste qui faisait des dessins animés, des illustrations éditoriales, surtout pour des revues. J'avais déjà vu des albums illustrés, mais cela ne m'était pas venu à l'idée, jusqu'au jour où un éditeur québécois, Bertrand Gauthier, m'a proposé d'illustrer son livre *HOU ILVA*. Et ça a été la grande révélation pour moi, vraiment à tous les points de vue : pouvoir illustrer une histoire d'un bout à l'autre, pouvoir créer des personnages, m'inspirer d'un texte. Ça a été le début de ma carrière. À partir de ce moment-là, c'est ce que j'ai toujours voulu faire.

J. F. : Sur le plan historique, est-ce que le rôle de l'éditeur a été fondamental en littérature jeunesse? Est-ce lui qui a été l'instigateur dans la plupart des cas, ou est-ce que ce sont les auteurs, les créateurs eux-mêmes qui ont cherché des éditeurs ou qui se sont regroupés? Comment cette évolution s'est-elle faite?

M.-L. G. : Dans mon cas, c'est un éditeur qui m'a motivée. À partir de ce moment-là, je suis allée chercher du travail ailleurs, proposer mes propres projets, mon écriture et mes dessins. Au tout début, je crois que cela venait beaucoup des éditeurs; il fallait que quelqu'un ait envie de lancer ces projets et de pousser des illustrateurs ou des écrivains.

J. F. : Robert, toi qui es à la fois auteur et éditeur, aujourd'hui, vingt-cinq ans plus tard, est-ce toi qui suscites des projets? Est-ce qu'on t'en soumet beaucoup? Parce qu'il faut dire qu'au chapitre de la production on est passé de cinq, six livres à quatre cents par année, c'est quand même un gros boom!

R. S. : Non, je pense que la balle est dans le camp des créateurs et que les éditeurs ne peuvent pas être meilleurs que ce qu'ils reçoivent des auteurs. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre en disant cela. On reçoit beaucoup plus de projets qu'on peut en susciter. Même si on voulait en susciter, on n'a pratiquement pas le temps de s'y consacrer parce qu'on est absorbé par les projets qu'on reçoit. Donc, les éditeurs deviennent moins créateurs à ce niveau. Il ne se fait pas vraiment de commandes maintenant.

J. F. : Est-ce la même chose aux Éditions Les 400 coups?

C. D. : Aux 400 coups, j'avais dit à Serge Thérout, quand j'ai pris la direction des collections «Les grands albums» et «Les petits albums», que j'accepterais à condition qu'il me laisse faire ce que je voulais, comme je voulais, avec qui je voulais, et il a dit oui. Alors, je mène ces collections comme je veux. Ce que j'aime beaucoup, c'est de voir passer de jeunes illustrateurs. Je fais un projet en ce moment avec une jeune illustratrice qui a vingt-quatre ans, j'ai vu ses illustrations et, tout de suite, je me suis dit : il faut que je trouve quelque chose qui accompagne ces illustrations-là. Puis, au même moment, on me soumettait un texte extraordinaire, qui m'a jetée par terre... Il y a des créateurs qu'on va chercher mais aussi du travail de création qui passe devant nous qu'on ne peut pas laisser échapper.

R. S. : C'est un peu comme être un chercheur d'or. On ramasse plus de pépites maintenant qu'on en ramassait il y a vingt-cinq ans. La récolte est meilleure, donc il y a moins de commandes.

C. D. : Oui. En même temps, c'est fort intéressant parce qu'on n'est pas obligés de fouiller pour trouver; il faut plutôt faire des choix. Je pense que c'est ce qui fait aussi que les critères de qualité se resserrent. En ce sens, il faut rendre hommage à Bertrand Gauthier. J'ai dit que j'avais fait mes premiers livres chez Héritage. Je ne les renie pas, ces albums-là, mais quand *Le Tamanoir* et *La courte échelle* ont vu le jour, j'étais fascinée par une chose, comme un enfant est



fasciné par du chocolat : la qualité du papier. C'est bête à dire, mais si on souhaite que les illustrations soient belles et qu'un livre se tienne, il faut y mettre de la qualité... Quand Bertrand Gauthier est arrivé, avec la qualité de ses albums, même ses tout premiers en deux couleurs, c'était quelque chose! Quand on pense à tout cela, ça donne l'impression qu'on était au Moyen Âge! Mais cette qualité que nous avons maintenant ne s'est pas faite par hasard. Des éditeurs comme Bertrand Gauthier y ont largement contribué, puis tout le monde s'est habitué à voir des livres qui n'étaient pas imprimés sur du papier journal. Les tout premiers livres que j'ai traduits chez Scholastic étaient imprimés en noir et blanc sur ce genre de papier. Il n'y avait pas de plaisir à tenir un tel livre. Si on veut que les enfants lisent, il faut toujours bien leur offrir un petit plaisir tangible.

J. F. : La venue de *La courte échelle* ainsi que sa renommée internationale ont fait en sorte qu'il y avait une expertise québécoise qui s'exportait. Du côté des créateurs, avez-vous eu très vite le sentiment que vous faisiez de la littérature jeunesse québécoise?

R. S. : Oui. On écrivait pour les éditeurs d'ici et pour les enfants d'ici parce qu'on voulait bâtir une littérature québécoise. C'était manifeste. On était tellement envahi par les «Bob Morane», les «Signes de piste», «Le Club des cinq», etc. Tout le monde s'est réveillé en même temps, c'est ça qui est un peu bizarre.

C. D. : Il n'y avait pas qu'ici. Ça se réveillait aussi ailleurs, un peu partout, en Europe...

M.-L. G. : Ah oui, tout à fait. Au Canada anglais, c'était la même chose. En Europe, c'était déjà bien enclenché, parce que nous, on se nourrissait de ces images. Moi je me rappelle, adolescente, je lisais la revue *Pilote*, et tous ces illustrateurs de bandes dessinées m'ont influencée énormément dans mon travail. Je pense à ce côté très intellectuel, très ludique, graphique, qu'on ne trouvait nulle part ailleurs à ce moment-là. Cela fait partie de notre adolescence, de notre jeunesse, ce qui nous a donné des images très percutantes, avec un contenu européen évidemment.

J. F. : De la même façon que dans le roman, est arrivée une langue québécoise, une réalité québécoise, peut-on dire que dans l'illustration il y a eu aussi une québecitude, qu'on a pu rapidement reconnaître l'illustration québécoise?

M.-L. G. : Moi, je pense que oui. En ce moment, je peux voir une grande différence entre l'illustration québécoise et celle qui se fait ailleurs. Parce qu'il y a plusieurs influences, les influences européennes évidemment, mais aussi les influences américaines, britanniques. Nous, on a reçu toutes ces influences-là et on en a fait quelque chose de très diffé-

rent. Si on compare seulement avec celles du Canada anglais, les illustrations qui viennent du Québec sont très différentes. Selon moi, ce qui se fait au Canada anglais est beaucoup plus réaliste, il y a un peu moins d'humour, moins de fantaisie...

C. D. : C'est la même chose pour ce qui est des textes.

M.-L. G. : Oui, les textes sont beaucoup plus conventionnels, je crois, tandis qu'au Québec on a développé une façon de voir le monde beaucoup plus joyeuse.

C. D. : On est un peu anti-normes de ce côté-là. On a plus de liberté, on prend plus de risques, il y a plus d'audace ici dans l'ensemble de la littérature, illustrations et textes. Pour en avoir traduit énormément, je trouve que les livres qui viennent d'Australie sont assez rigolos, ceux d'Angleterre ont un humour très particulier, mais ceux des États-Unis et du Canada anglais, c'est d'une platitude! C'est du concrète-concret, ça n'a pas de bon sens. Quand quelqu'un m'a demandé pourquoi je n'étais pas davantage traduite au Canada anglais, je lui ai répondu ce qu'un éditeur de Toronto m'a déjà dit : «M^{me} Duchesne, si vous voulez vous faire traduire, allez à Londres, vous êtes bien trop européenne pour l'Amérique du Nord.» J'irai peut-être un jour. C'est effectivement très flagrant comme différence culturelle. Il a été question de traduction dans un article récent de *Lurelu* : on voudrait bien que les prix du Gouverneur général soient traduits automatiquement mais, si ça n'intéresse pas les Canadiens anglais, si ça ne les rejoint pas, ça servirait à quoi? Le fossé culturel existe et on ne saute pas par-dessus à l'aide d'un petit jeu de pied élégant. Il s'agit d'un énorme fossé.

J. F. : Mais on peut travailler à le franchir.

C. D. : On essaie, mais ce n'est pas fait. Il faut ramer fort encore.

M.-L. G. : C'est vrai quant à l'écriture mais, sur le plan de l'illustration, le fossé a été franchi plusieurs fois. Beaucoup d'illustrateurs québécois travaillent au Canada anglais, aux États-Unis, en Europe. Évidemment, l'illustration c'est l'écriture internationale, c'est universel, on peut la lire quelle que soit sa langue.

J. F. : Je me demandais si le fait que nos illustrateurs travaillent à l'étranger n'était pas dû au fait qu'ils ne pouvaient pas gagner leur vie comme illustrateurs ici. Est-ce qu'on peut vivre décemment, ici, comme illustrateur?

M.-L. G. : Il y a un choix à faire. Si un illustrateur crée autre chose — de l'affiche, de l'éditorial, de l'illustration commerciale —, il peut faire une partie de son œuvre en illustration de livres pour enfants au Québec. Mais un artiste qui décide de se donner complètement à la littérature pour enfants ne peut pas gagner sa vie au Québec. C'est



pourquoi certains illustrateurs vont travailler à l'étranger, il s'agit d'un rayonnement de notre travail. Par ailleurs, on est souvent sollicités, et c'est ce qui est intéressant; on est sollicités par le Canada anglais, sur le plan international. On voit beaucoup plus rarement ici des livres illustrés par des artistes du Canada anglais, alors que les illustrateurs québécois on les voit partout maintenant.

J. F. : Robert, est-ce qu'on peut parler de l'arrivée du roman jeunesse? On a l'impression qu'au début il y avait beaucoup d'albums...

R. S. : Il y avait beaucoup d'albums dans les années 1978-1985 et le roman est réapparu vers 1985, de façon marquée (bien qu'il y ait eu, dans les années 80, les collections «Pour lire avec toi» chez Héritage et «Jeunesse-Pop» chez Paulines). Le problème est celui du marché : faire un album, ça coûte beaucoup de sous et le marché est assez restreint; il y a les Éditions Les 400 coups qui publient des albums, Dominique et compagnie, La courte échelle un petit peu, Banjo, c'est déjà beaucoup. Un éditeur d'albums de plus sur le marché, étant donné ce que cela coûte, ce serait risqué. J'aimerais bien faire des albums pour enfants, une dizaine par année, mais les coûts sont astronomiques et le marché n'est pas là; il faut compter sur des traductions en anglais et dans d'autres langues; cela exige du personnel, c'est plus compliqué.

M.-L. G. : Moi, c'est ce qui m'intrigue beaucoup au Québec. Je trouve qu'on ne va pas beaucoup chercher de traductions ou de ventes de droits à l'étranger. Souvent, je travaille hors du Québec et il s'agit là d'une condition : le livre sera publié, mais il faut aussi le vendre à l'étranger en même temps. On va chercher à vendre les droits à l'étranger avant même que le livre paraisse. Et cela m'a toujours intrigué : pourquoi ne fait-on pas la même chose au Québec? Pourquoi cela n'est-il pas un critère d'édition? Si on trouve trois autres maisons d'édition qui se partagent les frais, on arrive à faire des tirages de 15 000, 25 000, 40 000 exemplaires. Cela change tout, les coûts diminuent très vite.

R. S. : Oui, mais on a déjà de la misère à faire traduire en anglais nos romans ordinaires. Il y a plus qu'un fossé, il y a un mur. Les Anglais, sans être méchant (j'espère qu'il n'y en a pas dans la salle), sont plus colonialistes que les Québécois. Quand je parle avec les Éditions Stoddart ou d'autres, il est clair pour eux qu'ils sont là pour vendre et non pour acheter des droits francophones; acheter un livre d'ici, c'est pour eux la fin du monde, ce n'est pas dans leur mentalité.

J. F. : Est-ce qu'il n'y a pas un autre marché, comme l'Amérique du Sud, l'Espagne?

R. S. : Cela prend du personnel, des contacts. C'est long et ça coûte des sous. À La courte échelle, il y avait une per-

sonne qui s'en occupait formidablement bien, Barbara Creary, mais elle était payée à temps plein pour ça. Il y a aussi un autre problème avec les éditeurs étrangers (je ne sais pas si d'autres éditeurs l'ont eu) : tu vendes des droits une fois, mais il n'y a pas de suite. Il faut que tu coures après l'éditeur. Autre exemple, j'ai un livre traduit en espagnol; on a eu 500 \$ d'à-valoir : l'éditeur en prenait la moitié, l'auteur l'autre moitié. Cinq ans plus tard, je tente de retracer cet éditeur à Bologne : il avait fait faillite, le fonds avait été repris par une autre personne. C'est souvent comme ça. Il y a plusieurs maisons d'édition au Québec, mais ce sont le plus souvent des petites équipes de trois, quatre, cinq personnes, parfois moins. Il est difficile de rivaliser avec des maisons comme Nord-Sud. Les Éditions Québec Amérique peuvent le faire parce qu'elles ont plus de ressources humaines; le *Dictionnaire visuel*, par exemple, qui a été traduit en plusieurs langues, marche très bien.

J. F. : Le gouvernement, au lieu de donner des subventions, ne pourrait-il pas avoir une personne qui s'occupe des droits pour les différentes maisons d'édition?

C. D. : C'est difficilement réalisable...

R. S. : Oui, difficilement réalisable, mais c'est une bonne idée.

Intervention dans l'auditoire (inaudible sur la bande), résumée par Robert Soulières : M^{me} Labonté disait que c'est plus facile en Europe, où tous les pays sont rapprochés, qu'ici, où on est isolés.

M.-L. G. : Il y a de petites maisons d'édition au Canada anglais qui sont isolées, elles aussi. L'Ontario se trouve aussi loin de l'Europe que l'Amérique du Sud de nous, et les maisons arrivent à vendre des droits à l'étranger. Donc, cela se fait. Pourquoi cela ne se fait-il pas au Québec? Peut-être mettons-nous des efforts en ce sens parce que c'est la seule façon de survivre au Canada. Je pense que ça a été le cas pour beaucoup d'éditeurs compte tenu de ce qui s'est passé en 2001, dans l'édition, au Canada anglais [faillites consécutives à la fermeture de grandes chaînes de librairies, NDLR]. S'ils n'avaient pas eu un marché à l'étranger, d'autres éditeurs seraient tombés aussi.

J. F. : Avec Internet, il y a beaucoup de choses qu'on peut faire sans se déplacer : on peut envoyer un manuscrit...

R. S. : Il faut faire affaires avec des humains aussi. Personne ne va accepter un manuscrit par courriel, comme ça, d'un inconnu. Cela prend des contacts humains et il faut aller dans les foires internationales : Londres, Bologne, etc. C'est à la longue que les contacts se font.

M.-L. G. : Tout à l'heure, on donnait l'exemple de La courte échelle qui a vendu beaucoup à l'étranger, mais



c'est parce qu'il y avait une personne qui faisait ce travail-là. Tu as tout à fait raison, Robert, si on ne va pas dans les foires, si on ne voyage pas...

R. S. : Mais ça coûte des sous...

M.-L. G. : ...mais ça en génère aussi. Parce que nos tirages deviennent plus importants, on se fait connaître davantage.

J. F. : C'est peut-être cela, la prochaine étape : s'occuper davantage du marché international?

R. S. : Actuellement, on s'autosuffit, c'est peut-être une explication. La prochaine étape sera sans doute la mondialisation de la culture, comme cela s'est fait pour d'autres produits.

C. D. : Il faudra aller dans cette direction. Je n'ai pas de maison d'édition, mais le fait est que, à quatre cents titres publiés par année, il faut que cela déborde. C'est le serpent qui se mord la queue : nous sommes de plus en plus d'auteurs, d'illustrateurs, dans le même métier à se partager le même gâteau.

Échanges avec l'auditoire

Yves Léveillé (Y. L.) : (*Début de l'intervention non enregistré.*) ...Tant et aussi longtemps que, collectivement, on ne sera pas capables d'affirmer que la littérature jeunesse est un genre en soi, avec ses particularités, ses façons d'être et de vivre, les choses seront difficiles. À Radio-Canada, ça fait environ trois ans qu'aux midis culturels on parle de façon positive de la littérature jeunesse et qu'on en fait la promotion. Avant ça, c'était impossible parce que ceux qui prennent les décisions dans ce domaine-là considéraient que cela était un genre... «bof»...

R. S. : Il ne faut pas s'en faire avec ça... Les poètes sont comme ça aussi, ils se sentent mis à part, les gens qui font des romans policiers se font dire que ce ne sont pas de vrais romans, ceux qui écrivent de la science-fiction aussi, les Éditions Alire se sentent un peu rejetées, les nouvellistes aussi.

Y. L. : Un autre petit commentaire. Vous savez qu'on a, au Québec, une façon de faire qui, moi, m'agace beaucoup : on travaille sur les nouveautés. Tout le monde se jette sur le livre qui vient de paraître, de sorte que si tu essaies de trouver en bibliothèque un livre qui a été publié il y a trois ans, s'il n'a pas été acheté à ce moment-là, il ne s'y trouvera pas parce que 90 % des budgets sont consacrés aux nouveautés. L'animation aussi se fait presque exclusivement autour des nouveautés, on oublie les effets à long terme des livres écrits il y a dix, douze ans.

R. S. : Ça c'est vrai. Le phénomène de la nouveauté, c'est un peu terrible. C'est aussi un problème pour nous, les éditeurs. Un exemple : un jour une journaliste m'appelle de

Télé-Québec au mois d'octobre, elle voulait parler de la BD. Je lui parle de *La mercière assassinée* que nous avons publié en avril, et elle me répond : «C'est trop vieux! On ne peut pas en parler, c'est bien trop tard.»

C. D. : Justement, on couvre tellement peu la littérature jeunesse, que le livre paraît et on n'en parle pas avant six mois.

R. S. : Ou c'est *Lurelu* qui en parle, c'est tout. Ensuite, plus rien.

J. F. : Il en a été question à la table ronde précédente, qui portait sur la visibilité. Quand même, comparativement à la littérature pour adultes où la durée de vie du livre est souvent de trois mois, il y a, en littérature jeunesse, une durée de vie beaucoup plus longue. Moi, j'ai publié un album avec M^{me} Duchesne il y a cinq ans, et il est encore disponible.

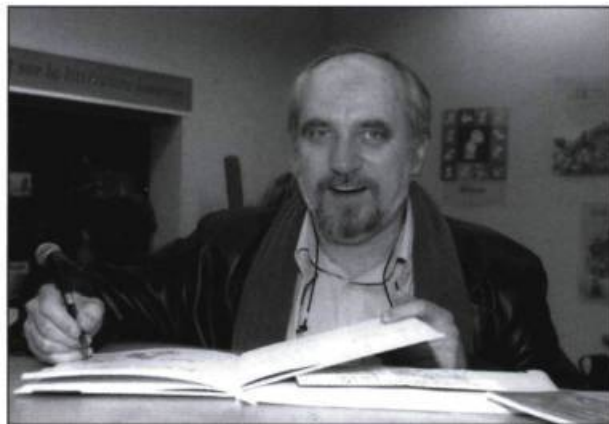
C. D. : C'est parce qu'il y a toujours des enfants «neufs».

R. S. : En ce qui me concerne, en termes de chiffres de vente, les nouveautés représentent au moins 43 % des ventes, ce qui est énorme. Les nouveautés des deux dernières années, c'est 80 % du chiffre d'affaires; les 20 % qui restent, c'est tout ce que j'ai publié avant. La vente des livres qui ont été publiés il y a trois ans diminue beaucoup. Les autres livres sont encore en circulation, puisqu'un livre jeunesse dure quatre, cinq ans et certains plus longtemps que d'autres (il y a des classiques), mais la vie du livre est quand même assez courte malgré tout.

Mélanie Boulanger, enseignante à la maternelle (M.B.) : J'ai lu les livres de la comtesse de Ségur; il a fallu que je passe par là pour apprécier la littérature jeunesse. J'avais récemment une discussion avec une libraire et je lui demandais pourquoi elle proposait sur ses rayons les livres de la série «Martine», que je trouve un peu sexistes... «Pourquoi mettez-vous encore ça sur les tablettes? Ce n'est vraiment pas ça qu'on préconise dans les écoles.» Je me rends compte que les petites filles veulent des Martine et les empruntent à la bibliothèque. Et la libraire de me répondre : «C'est ce qui se vend.» Bien sûr, elle fait de l'argent avec ces livres, mais alors, quel est son rôle sur le plan de l'information? En tant que libraire, j'estime qu'elle devrait avoir une conscience sociale et promouvoir les livres québécois traitant de sujets d'actualité, de l'éducation à la citoyenneté, de la guerre, de la paix. Vous, monsieur Soulières, vous êtes sensible à votre rôle d'éditeur. J'imagine que dans vos choix de manuscrits vous en tenez compte.

R. S. : Oui, j'en tiens compte.

M.B. : Bien sûr que je peux comprendre : les enfants peuvent passer par Martine pour s'ouvrir davantage. Au moins, ils lisent, c'est bon; un jour, ils liront Gabrielle Roy. En tant qu'enseignante, je me fais un devoir de dire aux



enfants à quel point un livre est précieux. Maintenant ils reconnaissent Marie-Louise Gay en tant qu'auteure et illustratrice, ils reconnaissent Stéphane Poulin. La semaine dernière, un enfant m'a demandé ce qui, pour moi, était la chose la plus précieuse. Je lui ai dit : «Tu sais Edgar que, pour moi, ce sont les livres. Tous les jours, je te raconte au moins deux histoires, je veux qu'on fasse attention aux livres, on apprend plein de choses avec les livres.» Il me dit : «Pour moi aussi, c'est la chose la plus précieuse, et pour ma sœur aussi. Et, puis non, ce n'est pas cela la chose la plus précieuse. La chose la plus précieuse pour moi, c'est la vie.» Ça m'a vraiment ébranlée. Même que je l'ai écrit pour m'en souvenir. Aujourd'hui, j'ai fait une activité d'éducation à la citoyenneté : «Si j'étais premier ministre, qu'est-ce que je ferais?» Un enfant a dit : «Moi je donnerais des livres à tous les enfants pour qu'ils puissent apprendre plein de choses.» Je me suis dit alors que j'avais rempli mon rôle en tant qu'éducatrice à la maternelle.

R. S. : Mais lire des Martine, c'est pas vilain en soi, c'est correct aussi.

M.-L. G. : Moi, ça ne m'ennuie pas tant que cela que les enfants lisent des Martine. Évidemment, on aimerait bien que la librairie soit plus créative et dise : «Hé! il y a aussi d'autres livres!» Mais il faut penser que les enfants de ce groupe d'âge là ne se promènent pas avec 10 ou 15 \$ dans leurs poches. Ce sont les parents qui ont les sous, ce sont les parents qui reconnaissent Martine et disent : «J'ai lu ça quand j'étais jeune, et j'ai tellement aimé ça.» Donc, ils achètent ces livres-là pour leurs enfants et créent une attente en ce sens. Le travail que vous faites est très important; on voudrait bien que les libraires fassent le même, mais on ne peut pas empêcher les gens qui veulent faire de l'argent avec ce type de livres.

R. S. : Notre tour va venir.

C. D. : Robert rit en disant : «Notre tour va venir». Mais moi, ça m'est arrivé de me faire dire : «Je lis tes livres parce que ma mère les avait quand elle était petite.» Quand on arrive à cela un jour, ça fait plaisir. Petit commentaire par rapport à la Comtesse : tout le monde rit parce qu'on lisait la comtesse de Ségur, mais moi, je dois vous dire que j'aimais ça, la comtesse de Ségur (mes enfants ne l'ont jamais lue). Je viens de faire, avec le plus grand des bonheurs, l'adaptation radiophonique des *Malheurs de Sophie*. C'était un délice! J'ai eu un plaisir fou. Il y a de grands bouts qui ne sont pas bons, je les ai coupés!

Brigitte Moreau, de la Librairie Monet : Je voudrais m'exprimer au nom des libraires. Je voulais simplement dire qu'on travaille fort pour présenter tous les livres, entre autres avec

les enseignants, et, s'il y a encore des gens pour acheter des Martine, ce n'est certainement pas parce que ce sont les libraires qui poussent leur vente. On a beau leur montrer vingt-cinq livres qui sont dix fois meilleurs, ce qui n'est pas difficile à trouver à mon avis, mais, si une enseignante par exemple veut partir avec des Martine, on ne va pas lui dire : «Non, on ne t'en vend pas.» Le libraire, ce n'est pas quelqu'un qui est très riche dans la chaîne du livre, il faut le savoir. Je peux vous dire que les libraires qui tiennent le fonds jeunesse, les libraires spécialisés qui aiment ça, font vivre des livres qui ne sont pas nécessairement des nouveautés. Mais, évidemment, cela dépend à quel libraire on s'adresse; il faut le choisir.

Hélène Charbonneau (H. C.) : Je ne sais pas si mon commentaire est de trop, mais je peux vous dire que, dans les années 60, les Martine étaient déjà en bibliothèque et on faisait tout pour qu'ils ne soient pas lus...

R. S. : Mon Dieu, ça n'a pas marché finalement...

H. C. : Les Martine, d'abord, ça ne se raconte pas; ce ne sont pas des histoires, ce sont des tableaux de vie et les enfants adoraient ça. Je suis d'accord avec Marie-Louise : dans une bibliothèque, il faut aussi des livres qui plaisent aux enfants. Il est très important que les enfants y trouvent les livres qu'ils aiment. En librairie, dans les bibliothèques ou dans les familles, la première chose à faire pour amener un enfant vers d'autres livres, c'est de lui présenter des livres qu'il aime avec toujours en tête l'idée de l'orienter vers autre chose. Le plus important, c'est cela : faire comprendre à l'enfant que lire c'est un plaisir, en passant d'abord par le livre qu'il aime. On fait la même chose avec les adultes; on ne présentera pas Proust à quelqu'un qui n'a jamais lu, on lui suggérera Agatha Christie ou des auteurs plus accessibles. Il y a des livres qui rejoignent une grande partie de la population et il y a des livres plus difficiles. Ça ne veut pas dire que les livres plus difficiles sont de meilleure qualité mais, souvent, ils le sont. Quand la base de lecteurs visés est très large, les livres vont rejoindre bien sûr plus de gens.

C. D. : J'aimerais donner un exemple à partir de ce qu'Hélène Charbonneau disait. Un jour, dans le cadre d'un salon du livre, j'étais avec une classe d'enfants de cinquième année qui me disaient qu'ils ne lisaient que des «Frissons». J'essayais de leur dire qu'il y avait autre chose, qu'il fallait lire de tout. Vous savez, on se sent mal en pareil moment; ils ne me connaissaient pas, ils ne m'avaient jamais lue, j'étais devant eux seulement pour deux heures. À un moment donné, il y a un petit garçon qui me dit : «Tu sais, ne t'inquiète pas, quand on les aura tous lus les "Frissons", on lira autre chose.» Genre : ton tour viendra! Il était tellement sincère. Et puis, c'est vrai : qu'ils lisent, qu'ils lisent.



Le photographe de la soirée, Jean-François O'Kane (J.-F. O'K.) se présente au micro.

R. S. : Oh, le photographe qui POSE une question!

J.-F. O'K. : Le photographe est aussi père. J'ai sorti, pour ma fille, tous mes vieux Tintin et Astérix, et c'est vrai qu'on motive les jeunes lecteurs avec ce qu'on connaît. Mais, j'aimerais savoir votre opinion sur les publications électroniques, les livres qui arriveront sur CD, les e-books...

R. S. : C'est fini tout ça...

C. D. : On parlait de cela il y a cinq ans, mais c'est tombé à l'eau.

R. S. : J'ai eu peur quand même. Sérieusement, je me suis dit : ça y est, c'est la mort du livre, la mort du papier. Mais non, les gens aiment tellement ça sentir un livre, tourner les pages, regarder les caractères, la mise en pages. Quand j'ouvre un livre et que c'est écrit trop petit, par exemple, c'est bien dommage, mais je ne l'achète pas. Je pense que l'aspect physique, l'objet livre, est très important. Je ne pense pas que cela disparaisse tout de suite.

M.-L. G. : D'ailleurs, c'est très important pour les tout jeunes. L'album, c'est un objet qu'ils peuvent tenir en main, contrôler eux-mêmes, tourner la page, rester sur une page, s'accouder devant le livre, toucher la page. Je travaille souvent avec des plus jeunes et je les vois toucher les images, parce qu'il y a de la couleur, une texture dans le dessin. Il y a toujours ce côté tactile mais aussi ce côté intime. Tandis qu'un e-book, l'ordinateur ou le jeu vidéo, c'est du pré-digéré. Un enfant avec son objet intime le possède comme il veut, au rythme qu'il veut.

J.-F. O'K. : Vous avez mon accord à 100 %. C'est que mon fils a eu deux CD, il y a cinq ans, qui racontaient des

histoires avec de la musique et dont on tournait les pages en cliquant. Il peut passer des heures devant ça; comme un même jeu vidéo qu'il peut regarder dix fois.

C. D. : J'avais réuni une bande d'enfants, un jour, pour qu'ils me parlent des vidéos, de tous ces machins qui sont supposés concurrencer le livre. Un petit garçon avait dit : «Dans les jeux vidéo, on a des missions à remplir. Pas dans un livre. En plus, un jeu vidéo, tu ne peux pas t'endormir avec dans ton lit.» Comme le dit Marie-Louise, il y a cette espèce d'intimité : le livre, on s'endort avec. Il ne faut pas avoir peur des nouvelles technologies; le cinéma n'est pas disparu parce que la télé est arrivée, on le sait.

M.-L. G. : Quand je me retrouve devant les classes du primaire, une soixantaine d'enfants par exemple, je leur demande quels livres ils aiment lire. Ils me nomment tel et tel livre, ce sont tous des livres différents et ils se le racontent. Les enfants ont tous des préférences qu'on ne peut pas nier, c'est leur choix. Ils parlent de leurs livres avec tellement d'enthousiasme que j'arrive à peine à parler des miens. Et ce n'est pas toujours Harry Potter... Ils ont tous des goûts différents. Les enfants, ce sont des petits «nous autres». Ils veulent lire des choses qui les touchent, qui les captivent, ils s'identifient aux personnages.

J. F. : Merci beaucoup, c'est l'heure de la fête, les bouteilles de vin vont apparaître! Merci beaucoup à Christiane Duchesne, à Marie-Louise Gay, à Robert Soulières. Merci à vous du public d'avoir été là. Merci aussi, je le signale, à Ginette Landreville et Daniel Sernine, les organisateurs de cette soirée.

(lu)

RENAUD-BRAY

LIVRE MUSIQUE VIDÉO JEUX PAPETERIE

Service aux collectivités

| | |
|---|--|
| Montréal | Montérégie |
| 5252, Côte-des-Neiges H3T 1X8 Montréal ☎ : (514) 342-3395 Fax : (514) 342-3796 | 6925, Boul. Taschereau J4Z 1A7 Brossard ☎ : (450) 443-0659 Fax : (450) 443-5470 |

E.mail : vente@renaud-bray.com
Site internet : <http://www.renaud-bray.com>

**pour le meilleur et pour le rire
pour le plaisir et pour le livre**

- pour les 4 à 12 ans,
des animations lecture sur mesure.
- pour les adultes : enseignants,
éducateurs, parents, bibliothécaires
animation
perfectionnement
consultation

Sylvie Fournier, ateliers en littérature jeunesse

tél. & télécopieur : (450) 792-3306 — sylvestr@ntic.qc.ca